

Pour conclure et introduire les fonds de pension : Texte de science fiction inédit

« Au moment où Che-Smily avait ouvert la porte de sa chambre pour sortir prendre son petit déjeuner, une horde immense de rongeurs, des souris, des mulots, des musaraignes et des rats avaient envahi son logis. Il pouvait résister à tout, sauf à la présence des rats. Il se réveilla en sueur, il tremblait.

Il venait enfin de comprendre par son mauvais rêve l'enjeu caché des sondages d'opinion auxquels il se soumettait depuis sa majorité en 2068. Il était consultant à temps partiel (deux heures par mois) dans un cabinet d'Expertise-Totale particulier, lié aux CAFT (Comités d'Autogestion des Flux Tendus). Il s'agissait de vérifier pour ce qui avait remplacé les Comités d'entreprise, les totaux de l'actif et du passif. Il ne savait plus vraiment à quoi cela pouvait bien servir, mais il vérifiait les totaux et il aimait ça. Il aimait surtout ce job qui le divertissait de son travail principal d'enseignant-scribe de l'Empire Terre qui l'accaparait trois heures par mois quatre mois par an et commençait à l'ennuyer. Il enseignait une partie de la monnaie-finance ; c'est tout ce qu'il restait de la vieille science économique.

Dans son job d'appoint, au moins il voyait les "vrais gens", les aides automates salariés qui tentaient de lutter désespérément contre leurs propres fonds de pension (invention anglo-saxonne de la fin du siècle précédent généralisée au début du siècle). Ces fonds étaient autogérés par des systèmes experts qui remplissaient l'espace de l'ancienne bourse des valeurs désaffectée de Wall Street, à Nueva Yorka, avec des annexes dans les principaux chef-lieu de province. On ne parlait plus de capital et de capitalisme, mais de jeu d'optimisation tenant compte de la préférence pour le présent-dépréciation du futur.

La variable principale du modèle était le B-A, le Bonheur Actualisé, taux unique qui avait remplacé les anciens taux d'intérêt des prêts, taux de rendement des actions, et autres taux de rentabilité désirée. Le B-A était défini démocratiquement par des marchés politiques qui se tenaient chaque jour par sondage aléatoire au millionième. Ces sondages ne concernaient, dans un but évident de rationalisation des choix, que la partie de la population (environ 10 %) de niveau supérieur ou égal à Bac + 13.

Che-Smily se prêtait jusqu'à présent de bonne grâce à ces sondages. Ce jeu – un peu pensum - arrivait une ou deux fois par an et ce moment était attendu : il faisait son devoir électoral et en était fier. Cette pratique avait depuis des lustres remplacé les élections au suffrage universel : la seule question politique qui existait encore étant en effet la gestion des caisses de retraites (les RAT, Retraites Actualisées Trimestriellement).

Il prit alors une décision irrévocable, compulsive, la première de sa vie en fait. Il refuserait la pseudo démocratie des sondages informatiques sur le B-A : il ne supportait plus les RAT. Mais d'où venait son rêve ? Peu importe. Il allait certes payer de sa personne, mais il y était prêt. La non-participation aux sondages du B-A pour réguler les RAT n'était pas interdite. Mais ces sondages étaient la condition de tous les menus plaisirs de la vie depuis que l'Empire avait offert gratuitement un terminal d'ordinateur à tous les Bac + 13 avec connexion à la Toile, également gratuite. En cas de refus de participer aux élections sondages, plus de matériel et plus de connexion. Il était impossible d'en obtenir autrement. Il ne serait plus branché, autant dire qu'il n'existerait plus en tant qu'humain. Fini les parties d'érotisme virtuel plus vraies que nature. Finies les cyber-rencontres avec les top models à la mode, renouvelées plusieurs fois par jour ; ce qui était excitant mais épuisant. Il devrait, comme les Bac + 12 et moins, se contenter seulement de l'amour et de l'érotisme réels, si difficiles avec les femmes et hommes de cette fin du XXI^e siècle. Au pire, comme la plupart, il irait de temps en temps boire un verre et finir ses soirées mélancoliques dans des Closed bars

avec le peuple. Tant pis, sa décision était prise, il se débrancherait et la lutte contre les RAT allait être sa nouvelle vie.

Il venait d'ailleurs de repérer dans sa fac une enseignante, de monnaie-finance elle aussi. Elle lui avait chuchoté son horreur des souris, mulots, musaraignes et autres rongeurs. Il lui avait dit qu'il comprenait, ayant lui-même une aversion inexplicable des rats. Elle n'avait pas parlé de rats, elle ne pouvait prononcer ce mot affirmait-elle. Il venait à l'instant de comprendre l'origine de son mauvais rêve. Tout s'expliquait. Il était amoureux de cette fille, belle et saine. Elle s'appelait Mhoney, un mélange de l'anglais honey, pour miel, et money. La plupart des prénoms féminins se composaient depuis longtemps avec Money qui avait remplacé Marie. Elle n'aimait pas, lui avait-elle fait remarquer, la première partie de son prénom dont l'origine bien qu'obscur pour la plupart des gens, était mal vue. Elle avait dit en éclatant de rire qu'elle aimait par contre beaucoup sa seconde partie. Intimidé et le rouge aux joues, il avait balbutié qu'il aimait bien Mhoney. Ils s'étaient séparés pour assurer leur cours, elle sur la fonction féminine passive, statique, de réserve de valeur, lui sur la fonction masculine, dynamique de moyen de transaction. Les deux fonctions et les deux cours étaient depuis longtemps séparés par sexe.

Ses histoires de souris lui avaient sans doute mis la puce à l'oreille. Après son cauchemar tout devenait clair : elle serait sa première complice dans la lutte contre les RAT. Plus exactement c'est lui qui serait son premier complice : elle l'avait séduit. Détendu mais déterminé, il courut la retrouver. Il souriait. »

Nestor Ravagué, 2084, Editions du cri, Dakar II, 2046, p. 1.

Contre ce scénario à l'eau de rose, après la *Révolution des fonds de pension* où seul l'amour et le coup de foudre reprendront les armes de la critique, il est possible de concevoir un autre scénario de l'avenir, moins rose. C'est une autre version possible de 2084 ; l'avenir est incertain.

« L'histoire commença plutôt bien, par une nouvelle extraordinaire qui occupa la radio et la télé françaises au début du printemps. Avril était chaud, comme un été, presque caniculaire ; les filles étaient jolies aux jambes bronzées mises en valeur avec le retour des minijupes.

L'hiver avait été calamiteux. D'abord un hiver pourri, très doux, venteux ; il n'avait pas cessé de pleuvoir, nuit et jour. Les stations de sport d'hiver allaient être indemnisées, faute de neige. La crue de 1910 n'était plus la référence ; la tête du zouave du pont de l'Alma n'était plus visible, un mètre sous l'eau. Les tornades s'étaient répétées. Ensuite les émeutes contre la loi sur les 45 heures et la retraite pour tous à 70 ans. Après seulement quelques dizaines de morts, un accord politique avait été trouvé : un référendum à la fin du printemps dont la question serait "Êtes-vous pour la réforme ?". Sans parler de la guerre, enfin déclarée, le 22 mars.

Après cette bonne nouvelle, oubliées les guerres en Irak, Arabie saoudite et Yémen, ainsi qu'en Corée. Elles se prolongeaient pourtant depuis des semaines et, contrairement à toute attente, les terroristes résistaient... Oublié l'anéantissement mutuel de l'Inde et du Pakistan, par d'innombrables bombardements atomiques. Oubliée la Palestine-Israël rayée de la carte par des armes chimiques et bactériologiques. Oubliés les attentats terroristes quotidiens de kamikazes, dans les supermarchés, les restaurants, le métro, les écoles, les universités, les stations balnéaires, les églises le jour de la messe, les synagogues le samedi, les mosquées le vendredi, le Futuroscope (800 morts) ou ailleurs. Les attentats aux avions suicides se faisaient plus rares : les tours qui existaient encore étaient plus basses et les meilleurs pilotes terroristes étaient tombés. On ne parlait plus non plus de l'histoire de la météorite qui pouvait percuter la terre en 2017. La rumeur circulait que la Chine et la Russie concoctaient une alliance pour envahir l'Asie et l'Europe, mais rien n'était encore sûr.

Cette nouvelle, fin avril, changea la face du monde. Le PDG débarqué d'un grand groupe pétrolier français par le PDG d'un autre grand groupe pétrolier français qui avait gagné l'OPE, avait juré de se venger. Il avait investi ses 200 millions de francs de stocks options et d'indemnités de licenciement, dans une petite entreprise de recherche en électricité automobile. L'opération, disait-on, avait en outre été discrètement mais massivement subventionnée par un consortium international d'électriciens. En moins de six ans, travaillant et faisant travailler quinze heures par jour d'innombrables chercheurs, il avait mis au point une batterie en plastique de quelques kilo qui coûtait trois fois rien et permettait de faire rouler une grosse Mercedes 4000 km par plein ; le temps de charge de la batterie était inférieur au quart d'heure sur des bornes à équiper.

On crut d'abord à un canular, rappelant celui de l' « avion renifleur » de pétrole. C'était pourtant vrai. Les actions des pétroliers perdirent dans le monde 90 % de leur valeur en une semaine. “La chimie devient le core business de nos activités, pleine d'avenir ”, avaient tenté de répliquer les managers pétroliers, limitant le bain de sang sur leurs titres. La valeur des actions des électriciens décupla, dont en France la nouvelle action EDF (non pas privatisée mais dont le capital avait été ouvert à 90 %).

On ne parlait plus, à la bourse en émoi, de la Nouvelle économie qui avait rebondi après le déclenchement de la Troisième guerre mondiale, anti terroriste d'un côté, anti impérialiste satanique de l'autre. Les pics historiques de 2000 avaient été largement dépassés, entraînant Dow Jones, CAC 40 et autres indices. La reprise économique fut forte et brutale, les taux directeurs étaient passés à plus de 20 % pour éviter tout dérapage inflationniste. Les Américains venaient d'ouvrir la frontière mexicaine aux candidats à l'émigration ; les Européens étudiaient une mesure identique, limitée aux pays de l'Europe de l'est et à l'Afrique : l'opération Portail du sable. Malgré ces bonnes nouvelles les cours de bourse allaient de nouveau craquer fin avril, curieusement. Un bain de sang.

Les salariés du pétrole, presque tous licenciés (la plupart sans espoir de plans sociaux dignes), occupaient partout dans le monde les raffineries et dépôts pétroliers ; le mot d'ordre était “A bas le moteur électrique !”. C'était le 1^{er} mai 2003. Le mouvement allait faire tache d'huile dans tous les secteurs ; le monde entier était paralysé par la grève générale, calme mais décidée, refusant de répondre aux nombreuses provocations qui venaient de tout bord. Les directions des partis étaient en réunion permanente pour trouver une issue politique à la crise. Une alliance électorale avait été rapidement scellée en France entre la plus grande partie du PS et la quasi-totalité des centristes. La droite et l'extrême droite, ce qui restait de la gauche et de l'extrême gauche, avaient prévu des assises nationales pour le 13 mai ; elles n'eurent pas le temps de se tenir.

En effet, le 6 mai 2003, tandis que des quinquagénaires et sexagénaires, retrouvant leur jeunesse, commémoraient à la Sorbonne les trente cinq ans de Mai 68, il y eut des bagarres malencontreuses entre les piquets de grève des pétroliers et des électriciens. Les deux tours de la Défense qui hébergeaient les services du grand groupe pétrolier français, curieusement épargnées par les attentats aux avions suicides, furent brûlées par les salariés d'EDF, en représailles à un regrettable bombardement à la rocket de leur propre tour. Il y eut 3000 morts ce jour là. Le même jour, dans le monde entier, des scènes d'émeutes souvent plus graves se déroulaient.

Tout aurait pu s'arranger si trois malheureux incidents mineurs dans des centrales nucléaires ne s'étaient transformés en catastrophes : la première aux Etats-Unis, la deuxième en Ukraine, la troisième à Nogent sur Seine. La panique du 8 mai fut indescriptible. De Paris, complètement irradié par un nuage poussé depuis Nogent par un vent de sud-est amenant directement l'iode radioactif, le strontium et autres éléments qui ne surent s'arrêter à la frontière du département, les foules fuyaient, à pied, vers le nord-ouest et le sud-ouest ; les vents dominants venant de tourner. La rumeur se répandit : toutes les centrales nucléaires du

monde étaient sabotées par des agents des pétroliers. Les villes se vidèrent dans un sauve-qui-peut indescriptible.

Les rares supertankers en activité ne transportaient plus que du fioul lourd, pour produire de l'électricité. Trois de ces navires venaient de s'éperonner au large de la Bretagne, le 11 mai. Un accident ou un attentat ; les médias n'étaient plus là pour en parler. Il n'y eut aucune réaction de la bourse : elle n'existait plus ; les anciennes actions s'échangeaient maintenant au marché gris contre les titres des anciens emprunts russes. Les terrains de camping de bords de mer transformés en camps de réfugiés, englués dans le fioul lourd que les rapides enquêtes avaient jugé non radioactif, ne désemplissaient pas des hordes de citoyens déplacés. On sut plus tard par les rares survivants que dans tous les pays de l'Occident, les pauvres des bidonvilles et des banlieues "difficiles" avaient déferlé dans les centres et les beaux quartiers ; tout avait été pillé et saccagé. La police avait hésité à utiliser la mitraille et les chars ; les petites mafias locales (petits dealers et proxénètes), souvent des immigrés récents ou de la quatrième génération, avaient vite pris le contrôle des sous-préfectures, des préfectures puis des capitales. En quinze jours, les nouvelles autorités s'étaient déclarées Soviétiques mondiaux décentralisés, sous la direction discrète de la mafia sicilienne, avec le grand retour du drapeau rouge, marqué de feuilles de cannabis. Le centre mondial de la révolution s'était établi à New York ; en vain : il n'avait aucun pouvoir réel. La mafia russe qui avait fomenté des coups d'Etat dans les pays de l'ex CEI et de la Chine, prit la direction internationale de la contre révolution, avec le Drapeau blanc, décoré de fleurs de pavot. Également en vain : chacun avait localement sa conception de la contre-révolution. Les uns se référaient à l'ordre spontané, à l'Osmi, et aux droits de propriété, les autres à la pureté de la race et à la lutte contre les étrangers.

On n'eut plus de nouvelles de la multinationale Al Quaida et d'un dénommé Ben Laden.

Les rares théoriciens rappelaient la loi économique de quelques groupuscules trotskistes de la fin du siècle précédent : "les forces productives avaient cessé de croître". Certains critiquèrent cette théorie, dont l'auteur de la Théorie générale de la monnaie et du capital : "les forces productives sont en train de régresser" disaient-ils. Ces derniers se reconvertirent en animant quelques séminaires sur le sexe des anges.

Depuis près d'un siècle, la guerre civile mondiale n'avait pas cessé. Le moindre village de la terre était autonome, avait sa propre constitution et ses lois internes, mais passait, au gré des batailles, d'un camp à l'autre. Les échanges marchands intra villageois n'existaient plus, sauf par troc et avec une monnaie de sel ; on commençait à s'échanger les femmes, capital incontournable pour produire les guerriers. Tous ces échanges étaient interdits par les directions locales des villages qui avaient mis au point différentes méthodes de planification et de « travail volontaire » obligatoire ; en vain. Le principe de comptabilité par partie double avait aussi été interdit, pour contrecarrer les calculs de compensation matrimoniale ; toujours en vain. Le travail se limitait d'ailleurs à la cueillette et à la chasse ; il est vrai qu'avec le réchauffement du climat et le gaz carbonique abondant, les forêts avaient envahi la planète. Dans certains cas, les communautés étaient autogérées démocratiquement ; dans d'autres, une hiérarchie s'imposa vite entre maîtres et serviteurs avec formation de castes. On trouvait ces formes sociales dans les deux camps.

Les batailles se faisaient maintenant au mieux avec des bâtons, les jo - d'un art martial d'origine japonaise -, le plus souvent à mains nues ; seuls les officiers supérieurs étaient armés de sabres de bois, les ken. Le pouvoir réel était passé dans tous les cas aux mains des maîtres en arts martiaux. Quelques vieux s'amusaient à rappeler la fin d'un film antimilitariste, postérieur à la Première guerre mondiale, où la guerre continuait des décennies après, dans les mêmes conditions que la guerre civile actuelle.

Le langage parlé s'était épuré, limité aux ordres donnés en japonais et aux Kiais, aux « cris qui tuent ». Une langue des signes avait vite pris le relais de la parole, par des sortes de kata

(les simulations solitaires des combats). L'exogamie devenait difficile : rares étaient les villages voisins faisant partie d'un même camp ; l'inceste n'était plus prohibé. Le cuit était un luxe, le feu étant de plus en plus difficile à produire et à conserver, sous une pluie battante. Les dents et les mâchoires avaient pris de l'ampleur, les cerveaux devenaient plus petits. Les vêtements avaient disparu, inutiles sous une chaleur tropicale ; les humains redeviennent poilus, sur tout leur corps, les femelles comme les mâles ».